

Sabre, la jeune fille et la mort

Robert Marteau, *Le Jour qu'on a tué le cochon*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, 127 pages

André Goulet

Volume 40, Number 3 (237), June 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31838ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goulet, A. (1998). Review of [Sabre, la jeune fille et la mort / Robert Marteau, *Le Jour qu'on a tué le cochon*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, 127 pages]. *Liberté*, 40(3), 128–133.

Lire en français

ANDRÉ GOULET

SABRE, LA JEUNE FILLE ET LA MORT

Robert Marteau, *Le Jour qu'on a tué le cochon*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, 127 pages.

*Tu manges, et à un bout tu fais de la parole
et à l'autre tu fais de la merde. (p. 66)*

Quiconque amorce sa journée en glissant la lame d'un couteau sous la peau d'une bête encore rattachée à la vie par la chaleur de ses entrailles peut s'attendre à ce qu'il se brasse de la merde. C'est en tout cas ce qui advient le jour où Éric Ferle décide de tuer le cochon, tâche qu'il entreprend malgré le « noir du jour » (p. 31) et en dépit de l'ouragan de la veille qui avait « emporté le faitage des pailiers par-dessus les frênes. Ç'avait arraché plein de bois dans les futaies. Les tuiles brisées jonchaient les chemins. C'était encore présent en chacun à cause du vacarme des tôles, des bailles de zinc ou de fer-blanc que la bourrasque emportait » (p. 7). Mais cela, c'était hier; autant dire: loin derrière. Quant à savoir ce qu'il y a devant...

Devant, il y a Ferle et les quatre Provins qui s'affairent autour du cochon; il y a la meute de chiens des Daume qui pistent un brocard dans la forêt avoisinante, encouragés en cela par le vacarme des trompes de chasse; puis il y a Louis qui enfonce de gros piquets d'acacia à l'aide d'une masse. Rien d'anormal, donc, du moins à première vue. C'est la venue du Président, ce curieux ami de Ferle,

ex-prisonnier de guerre rendu inapte au travail, qui chamboule tout, ajoute au désordre de la veille, comme le ferait un reste de tempête. Il faut dire que ce n'est pas tous les jours qu'un ami se pointe chez vous avec, en poche, une série de photos montrant deux homosexuels du voisinage (Caprice et Jarretière) dans des séances sado-masochistes troublantes. Ces photos, il les a trouvées par terre à la suite d'une escarmouche survenue avec l'un d'eux. Mais il y a pire, plus grave encore, plus compromettant, plus significatif aussi: ce jour-là comme depuis plusieurs jours, le Président souffre d'une terrible courante qui lui pistonne sauvagement les boyaux. «J'ai beau faire, explique-t-il à tante Théa et à Catherine pendant que celles-ci bourrent de hachis un boyau du cochon, j'ai beau serrer les fesses, me rétrécir le trou du cul, je sens que ça va passer.» (p. 46) En pareille situation, le Président — Alphonse Aubin de son vrai nom —, où qu'il se trouve, défait son pantalon et pousse sous lui une «bouse chaude» (p. 64) qui, en même temps qu'elle le soulage, annonce le merdier où il s'apprête à tomber. Car, que non! la merde n'est pas un déchet. Que si! la merde est bel et bien un prophète. Et pas n'importe quel prophète; des mieux, des meilleurs: un prophète de malheur. Est-ce pur hasard si «défécation» et «vaticination» forment ensemble une rime riche? Chaque «trace» que le Président sème aux quatre vents ouvre un peu plus la voie au malheur, contribue à l'escalade de ce qui prend vite l'allure d'une tragédie stercorale. «Tragédie» est d'ailleurs le mot juste, puisque le roman, divisé en trois parties, respecte aussi la règle des trois unités et s'achève, ô douloureux paroxysme, sur une double mort: celle de la jeune fille et de son étalon nommé Sabre. Je m'apprête à dire une bêtise, mais j'aime assez dire des bêtises: *Le Jour qu'on a tué le cochon*, c'est un peu l'intrusion de la merde dans la tragédie grecque. La sodomie d'un genre, quoi.

Dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Kundera affirme

que « (...) l'accord catégorique avec l'être a pour idéal esthétique un monde où la merde est niée et où chacun se comporte comme si elle n'existait pas » (p. 311). Il semble que Marteau ait voulu prendre cette vérité à rebours, lui dont le récit, à la manière du fumier, s'étale moins au fil des pages qu'il ne s'amasse, s'amoncelle, s'édifie à force d'accumulation. D'où certains rapprochements pour le moins inusités, de nombreuses trouvailles et curiosités, une psychologie souvent déconcertante, aussi. De sorte que je me suis souvent demandé, en cours de lecture : mais où donc allons-nous ? Puis m'est venue cette idée, absurde, que nous ne sommes pas, dans ce livre, comme cela se trouve de coutume, *derrière*, mais plutôt *devant* le narrateur. En somme, le pauvre brocart que poursuivent les cavaliers et les chiens, c'est nous, lecteurs. Où allons-nous ? demandais-je. Sait-on jamais où va une bête traquée ?

Puis voilà que se dresse sur notre chemin une sorte de Christ dénudé (encore et toujours le Président !), couronné d'épines comme il se doit, « la molle pendeloque » (p. 76) nouée de ronces, le cou, les poignets et les chevilles liés à un arbre au moyen de viornes. On le dirait seul au monde, seul comme un désespéré, seul comme un être abandonné, perdu au beau milieu de la forêt, mais il n'en est rien. Dans ce drôle d'univers que Marteau invente, dans ce monde qu'il crée plus qu'il ne le recrée (je l'espère pour nous), une diarrhée est un cosmos, en ce sens où on ne peut se taper une courante sans que cela influe sur le destin des autres. Rien ne vient seul, chaque nouveau tas appelant son successeur. Le Président est là, donc, attaché à un arbre, les vêtements en lambeaux. Il a sur lui et en lui les souillures du viol, il a froid, il a mal, il saigne. Il tente d'échapper à ses liens, d'user la viorne contre l'écorce du chêne. Il pourrait se replier sur lui-même, détourner son attention du monde, nul ne lui en tiendrait rigueur. Mais c'est mal connaître le Président, qui

s'acharne au contraire à suivre (de l'œil, de l'oreille et en pensée) les allées et venues du brocart qu'il a lui-même livré aux mains des Daume. De la même façon, il trouve la force et l'énergie de « produire » d'étranges et fascinantes visions poétiques :

Maintenant c'est l'énorme tumulte de la meute qui redevient comme visuel, comme si c'était une draperie que le vent mettrait en lambeaux, mais il n'y a pas de vent, c'est à peine si la pointe des cimes frémit parfois, et en même temps, à cause des cors et de la furie des chiens, c'est comme si une tempête ravageait la forêt, derrière lui, alors que par devant persévère un calme total ; sur sa gauche la bouillée de ronce et de viorne, en face le tas de pierres ; la bête s'était dissoute dans la solitude grise du nord quand le sud continuait à monter en raz-de-marée ; lui qui a tué tant d'animaux, il prierait pour celui-là... Va-t-il sortir en plaine ? Il se reprend à tirer sur les liens des poignets. S'il se met à découvert, c'est à mon sens trop de risques. À monter au nord comme il fait, il ne va plus trouver d'eau. S'il avait piqué à l'est, il aurait rejoint la Volte. Plus d'un s'est échappé de cette façon. (p. 78-79)

On le voit, tout se rattache et nous est, pour ainsi dire, raconté simultanément : le mauvais sort du Président (et du brocart), de même que ce qui se trouve ou se trame devant et derrière lui, à droite et à gauche, au nord comme au sud. Les récits s'entassent, se superposent, se fusionnent presque. L'homme et l'animal, la vie et la mort, le laid et le beau, le grave et l'insignifiant, le foin et la merde sont soigneusement, ingénieusement mêlés, puis jetés sur le monticule à grandes fourchées, sans distinction. Comme pour nous dire qu'il y a eu méprise de l'homme (ou en tout cas, d'un certain type d'homme) sur lui-même, surenchère quant à son sens et à sa valeur.

L'homme, nous chante-t-on depuis des lustres, domine tout, a tous les droits sur tout. Ce que Marteau conteste violemment, quoique subtilement (d'une subtilité scatologique, devrais-je dire, mais on risquerait d'y voir un contresens). J'en tiens pour preuve cette scène où Sylvain Longueil, à qui les Daume ont demandé de rassembler la meute des chiens, croise du même coup Patrocle, lequel a le museau en sang, et notre bon vieux Président qui se trouve, on le sait, dans une fâcheuse position :

Il a dit au chien: Ça va comme ça, Patrocle, tais-toi... Il a dit ça pour se donner de la voix, pour dire quelque chose et comme pour savoir s'il serait capable de parler. Alors il a repris: Comment peux-tu te trouver pareillement arrangé? À quoi que tu joues, à Jésus-Christ ou à saint Sébastien? Ça, c'était pour le Président. Après, il se tourne encore vers Patrocle et il dit: Y en a pas mal de cette race qui finissent d'un saignement de nez... Il reporte aussitôt les yeux sur le Président pour ajouter: Je crois pourtant que le plus urgent est que je te détache.
(p. 81)

«Je crois pourtant que le plus urgent est que je te détache»: curieuse et terrible hésitation, non? On ne saurait trop dire, dès lors, lequel des règnes, humain, animal, végétal, minéral ou même fécal, occupe le modeste pic hiérarchique. Aussitôt me vient à l'esprit la scène finale du roman, où Éric Ferle et la belle Evelyne se disputent une course à cheval qui coûtera la vie à cette dernière. Dès lors, on guette, on espère quelque bon mot ou quelque larme de la part d'Éric Ferle, qui ne viennent pas. Tout comme le Président attaché à son arbre, Ferle garde une présence au monde qui, dans la situation, étonne et détonne. À l'introspection, il préfère, et de loin, la contemplation du paysage qu'il voit défiler le long du chemin, alors qu'il rapporte la victime chez les siens. Là,

Ferle dépose la jeune dépouille à même le tapis et lève aussitôt les yeux vers Benoît Arnaud :

- *Benoît, tu as une cartouche chargée à balle?*
- *Je crois que oui, répond Benoît Arnaud.*
- *Alors tu te rends tout de suite sur la ligne numéro 12 qui va de la D7 vers Cheval-Mort. Tu trouveras Sabre parmi une masse d'arbres fracassés sur le sol... Je n'ai pas à te dire où tu dois tirer.*

Les mots de Ferle, froids, factuels, les derniers du livre aussi, concernent non pas la jeune fille, pour qui il semble n'avoir aucun égard, mais Sabre, l'étalon, le digne représentant du règne animal. Ce qui suppose un nivellement, un aplatissement, sinon un léger renversement des rôles et des valeurs habituels. Comme si Dieu, dégoûté par son œuvre (et par son fils), pris de vertiges et de nausées, avait écrasé du pied, volontairement ou par mégarde, cette drôle de pyramide dont l'homme est censé occuper le sommet. «Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre!» clame l'Ancien Testament.

Fi! rétorque Marteau.